



BRILL

Friedrich Wilhelm Karl Müller

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 27, No. 2/3 (1930), pp. 239-241

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526936>

Accessed: 03/02/2011 11:24

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

on déplorait à maints de nos amis chinois qu'une admiration globale de leurs institutions flatte davantage, et qu'on s'expose à être accusé de mal comprendre leur civilisation. Je crois pour ma part qu'on peut vouloir apprécier la Chine sans renier l'Europe, et que des panégyriques excessifs nuisent aux deux, et en dernière analyse à la Chine principalement ¹⁾.

Paul Pelliot.

Friedrich Wilhelm Karl MÜLLER.

Le monde savant a appris avec une douloureuse stupeur qu'à trois jours d'intervalle, la mort avait enlevé nos deux confrères du Museum für Völkerkunde, F. W. K. MÜLLER et Albert von LE COQ; le premier est mort le Vendredi Saint 18 avril 1930; le second, le Lundi de Pâques 21 avril.

F. W. K. Müller était né le 21 janvier 1863 à Neudamm dans le district de Francfort sur l'Oder; à dix ans, ses parents l'emmenaient à Berlin et le mettaient au Gymnase français. Inscrit en 1883 à la Faculté de théologie de l'Université Friedrich-Wilhelm, il se mit en même temps à l'étude des langues orientales avec l'arabe, le syriaque et le chinois. Dès 1887, il fut attaché au Museum für Völkerkunde qui venait d'être fondé sous la direction de Bastian et auquel il continua d'appartenir toute sa vie.

C'est à l'occasion des collections de ce Musée que Müller étendit sans cesse le champ de ses études linguistiques. Convaincu que l'étude des objets même purement ethnographiques ne va pas sans celle des textes et sans comparaisons avec des civilisations plus évoluées, et que les textes ne se livrent pleinement qu'à qui les lit dans l'original, Müller apprend l'hindoustani pour déterminer les affinités indiennes d'une collection ethnographique de Sumatra, les langues indochinoises à l'occasion des vocabulaires Pa-yi et Pa-po que le Musée a acquis de Hirth, les langues malaises à propos d'une collection de textes en langue de Samoa recueillis par O. Stübel, le japonais enfin. Directeur adjoint du Musée en 1896, Müller en devint Directeur une dizaine d'années plus tard. Entre temps, il avait été prendre, au commencement du siècle, le contact direct avec l'Extrême Orient.

Mais ce sont surtout les missions archéologiques au Turkestan chinois, en particulier les missions allemandes dans la région de Turfan, qui ont permis à F. W. K. Müller de donner toute sa mesure de philologue génial. En 1904, la publication de ses *Handschriften-Reste in Estrangelo-Schrift aus Turfan* fit sensation parmi les orientalistes. Par "écriture estrangelo" il ne faut pas entendre ici l'écriture syriaque connue ordinairement sous ce nom, mais une variété nouvelle que Müller réussit à déchiffrer, et dont il reconnut immédiatement le caractère manichéen. La langue elle-même était tantôt

1) J'ai emprunté bien des détails de cette biographie aux articles consacrés à Wilhelm dans *Sinica*, V, 49—73; on trouvera une bibliographie presque complète des travaux de Wilhelm *ibid.*, 100—111. On sait que les *Sinica* ont pris en 1927 la suite des *Chinesische Blätter für Wissenschaft und Kunst* (1925—1927), et que Wilhelm a été le créateur et l'animateur de ces deux séries.

iranienne, tantôt turque. Et cette première publication amorçait les recherches si fécondes que Müller lui-même et d'autres érudits ont poursuivies depuis lors. Pour la première fois, on avait là des monuments originaux de la grande religion manichéenne, éteinte depuis des siècles et qu'on ne connaissait plus que par les attaques de ses adversaires. Au point de vue linguistique, les documents en écriture manichéenne, mais dont la langue était du moyen persan, allaient permettre de préciser des formes et des prononciations que les incertitudes de la notation pehlie laissaient singulièrement flottantes. Müller donnait en même temps quelques textes rédigés en un dialecte iranien encore indéterminé: c'était la langue "sogdienne", qui n'était plus qu'un nom, et dont il révélait les premiers monuments. Enfin, dans ces deux fascicules si riches, Müller transcrivait aussi quelques textes turcs notés en écriture manichéenne; il amorça ainsi le plus grand progrès qu'aient fait les études turques depuis le déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon par Thomsen.

Je ne puis, dans cette courte notice, énumérer tous les articles de F. W. K. Müller; on en trouvera la liste, jusqu'en 1924, dans un article de M. F. M. Trautz qui ouvre le t. II d'*Asia Major*; ce volume, bien qu'il n'ait fini de paraître qu'en 1925, est dédié à F. W. K. Müller à l'occasion de son sixantième anniversaire¹). La caractéristique de tous les travaux de Müller est que le fond en est d'une grande richesse, mais la forme d'une extrême sobriété. Müller n'a jamais écrit de livres, et certains de ses principaux résultats sont exposés dans des articles de quelques pages; mais il faut avoir travaillé sur les mêmes sujets pour apprécier ce que ces travaux si brefs impliquent de connaissances variées et profondes et de recherches minutieusement poursuivies. Müller, qui savait tant de langues et les savait si bien, n'était pas un linguiste, au sens technique du mot; mais c'était un merveilleux déchiffreur de textes. Par ailleurs, sa connaissance des littératures orientales s'est souvent manifestée dans les renseignements et les conseils qu'il a donnés à d'autres. Bien qu'il ne parlât pas le chinois et ne fût pas chargé de l'enseigner, je ne crois pas que personne en Allemagne ait compris les textes chinois, surtout ceux du chinois bouddhique, avec plus de sûreté que lui. Mais sa conscience même l'a fait parfois tarder à publier des travaux importants qui pratiquement étaient prêts; il faut espérer en particulier qu'un de ses héritiers scientifiques, M. Lenz par exemple, fera paraître prochainement la liasse considérable de ses déchiffrements sogdiens.

F. W. K. Müller avait été élu à l'Académie des Sciences de Berlin assez peu de temps après la publication des *Handschriften-Reste* de 1904²). En 1913, il fut gravement malade et dut subir la trépanation. Ses toutes dernières

1) Il y faut ajouter maintenant: 1^o *Eine soghdische Inschrift in Ladakh* (*Sitz. d. Pr. Ak. d. W.*, 1925, 371—372); 2^o *Reste einer soghdischen Uebersetzung des Padma-cintamani-dhāraṇī-sūtra* (*ibid.*, 1926, 2—8); 3^o *Ein uigurisch-lamaistisches Zauberritual aus den Turfanfunden* (*ibid.*, 1928, 381—386).

2) La date n'est pas indiquée dans la notice de MM. Fr. Weller et Br. Schindler d'*Asia Major*, II, VII—X, mais je crois bien que cette élection se place entre 1904 et 1907.

années furent assombries par la mort de sa femme, jusqu'à l'attaque qui le laissa inconscient et l'emporta au bout de quelques jours. Le grand public ignorait son nom; peu d'hommes cependant ont mieux mérité des études auxquelles ils se sont dévoués.

Paul Pelliot.

Albert von LE COQ.

C'est avec une profonde tristesse que j'ai appris la mort de mon vieil ami von LE COQ, survenue à Berlin le 21 avril 1930. Sa santé donnait des inquiétudes depuis quelques années, mais il avait tant de vitalité, de volonté aussi, qu'il avait surmonté jusque-là toutes les crises. En 1925, alors qu'il avait dû renoncer à paraître au Musée pendant plusieurs mois, je me rappelle comment je suis venu l'y trouver un matin, et lui qui, depuis des mois, tenait à peine sur ses jambes, était si heureux de me montrer ses salles et leurs collections magnifiques que, malgré mes instances, il resta debout avec moi plusieurs heures; l'enthousiasme que lui inspirait son œuvre l'avait remis sur pied, et pour de bon.

Albert von Le Coq est né à Berlin le 8 septembre 1860, dans une famille commerçante de descendance huguenote qui n'avait pas oublié ses origines; von Le Coq, bon Allemand, avait le sens et le goût des choses de France; quand il vint à Paris il y a trois ans, un concours de circonstances défavorables l'empêcha seul d'aller du côté de Bondy visiter le coin d'où la révocation de l'édit de Nantes avait chassé ses aïeux. Avec de pareilles traditions familiales, on ne s'étonnera pas que, jeune garçon, il ait été mis au "Gymnase français" de Berlin, où il eut pour condisciple plus jeune son futur collègue et ami F. W. K. Müller. Il passa de là au Gymnase de Darmstadt, qu'un incident lui fit quitter avant la fin des études. Entré dans les affaires, il partit en 1881 pour l'Angleterre, puis pour l'Amérique, d'où il revint en 1887... docteur en médecine de Louisville. Associé de la firme A. von Le Coq de Darmstadt, il vendit son affaire en 1900 et alla se fixer à Berlin. C'est alors seulement, à 40 ans, qu'il débuta dans la vie scientifique où il devait si bien réussir.

Sitôt libre, il entra comme volontaire à la section africano-océanienne du Museum für Völkerkunde, et commença en même temps, au Seminar für orientalische Sprachen, l'étude de l'arabe, du turc et du persan. Homme d'action, il accompagna en 1901—1902 von Luschan à Zenjirli, et y rassembla les matériaux de ses deux volumes de *Kurdische Texte* (1903). C'est lui qui négocia en 1904 l'achat pour le musée de la riche collection gandharienne réunie par le Dr Leitner. La même année, il inaugurait la grande œuvre qui devait l'occuper jusqu'à sa mort. La première expédition prussienne de Turfan, avec Grünwedel et Huth, faisant suite aux sondages de Donner, puis de Klementz (1898), avait montré en 1902 tout ce que la philologie et l'archéologie pouvaient attendre d'explorations et de fouilles sérieuses au Turkestan chinois, en particulier dans la région de Turfan. Le Coq fut désigné à la fin de 1904 pour diriger la seconde expédition. Rejoint par Grünwedel en décembre 1905,